

**Gérard DESTANNE de BERNIS\***

**Furtado et l'économie mondiale**

Celso Furtado a présenté dans deux textes récents dont je m'inspirerai étroitement<sup>1</sup> ce que j'appellerai, en déformant à peine l'un des titres, un "Retour à sa vision globale", et en considérant le second comme une rétrospective des étapes par lesquelles s'est progressivement élaborée sa propre pensée.

**D'une approche globale, nourrie d'histoire longue, d'économie, d'engagement dans l'action ...**

Ce matin, pour aller vite, dans une intervention ponctuelle, et insuffisamment réfléchie, j'ai pu laisser à penser que je réduisais à un squelette l'oeuvre du professeur Celso Furtado en le célébrant comme un théoricien de l'économie internationale sans accorder toute l'importance qu'ils méritent à d'autres aspects d'une oeuvre, dont la portée est infiniment plus large, comme j'avais eu du reste l'occasion et l'honneur de le dire lors de sa visite récente à l'Université de Grenoble. Je voulais marquer qu'il était à mes yeux le maître véritable en ce champ de l'analyse économique, celui qui en a fait le plus radicalement avancer son contenu, et rappeler notre dette commune à l'égard de celui qui fut très tôt pour lui un maître, Maurice Byé, qui connaissait bien le Brésil, et dont nous gardons l'un et l'autre une mémoire émue. C'était une manière de dire qu'on restreint trop souvent la portée de l'oeuvre de Celso Furtado quand on la présente simplement comme une théorie du seul développement, alors que son apport fondamental me paraît résider dans l'immersion du sous-développement dans l'univers des relations économiques internationales. Du coup, j'ai été bien trop bref sur l'importance théorique et méthodologique de son recours permanent à l'histoire.

Je remercie Ignacy Sachs d'avoir corrigé cette insuffisance, je rejoins parfaitement son expression "d'histoire raisonnée" pour caractériser l'oeuvre du Professeur Furtado. Il nous livre une histoire longue, périodisée. Elle

---

\* Economiste, Université Pierre Mendès France, Grenoble.

<sup>1</sup> Furtado, 1994 ; 1995.

repose en effet sur de tout autres méthodes que l'histoire sur période courte, on l'a dit ce matin. Mais elle est essentielle car elle intègre ces périodes courtes et, loin de les minimiser, elle leur restitue leur signification véritable. Sur longue ou très longue période, on peut repérer les évolutions structurelles, toujours lentes, sauf quand les changements accumulés entraînent des bouleversements significatifs qui marquent le passage d'une phase structurelle à une autre. Cette histoire longue est essentielle aux économistes, ils y trouvent le seul terrain d'expérience à leur disposition ; certes, l'histoire ne se répète jamais, "elle ne passe jamais deux fois les mêmes plats" selon l'expression consacrée, mais elle livre des enseignements, Celso Furtado a cherché à les reconnaître et à en construire la théorie englobante.

Ses tous premiers travaux, de 1948 à 1957, sont les jalons de la recherche qui aboutit à son si grand livre, *Formation Economique du Brésil* (1959). Celui-ci fonde une méthode d'analyse du processus de sous-développement, en même temps qu'il livre l'analyse qui en résulte. On y comprend la succession de l'économie esclavagiste de l'agriculture tropicale (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle), de l'économie esclavagiste minière (XVIII<sup>e</sup> siècle), de l'économie de transition vers le travail salarié (XIX<sup>e</sup> siècle), pour en arriver à l'économie de transition vers le système industriel (XX<sup>e</sup> siècle), avec la crise de l'économie caféière, les répercussions de la case mondiale de 1929, les déséquilibres externes, le processus inflationniste. De cette longue histoire il peut tirer les éléments lui permettant de proposer une perspective pour les décennies ultérieures. Très vite, alors qu'il est en pleine action, à la direction générale de la SUDENE, il le fait suivre d'un livre plus théorique, *Développement et sous-développement* (1961), où l'on retrouve la ligne d'analyse, le centre et la périphérie, puis, tout en étant en même temps ministre du Plan, propose son livre quasi-prophétique, *Le Brésil à l'heure du choix* (1962). Ces deux ouvrages sont l'oeuvre d'un historien et d'un économiste, d'un théoricien et d'un homme d'action : Celso Furtado puise sa fécondité intellectuelle dans cette double dialectique, qui efface les clivages auxquels nous sommes trop souvent habitués, et par là il nous livre encore une leçon supplémentaire, de méthode, de théorie, et d'engagement dans l'action.

Ce sont ces quatre sources d'expérience qui permettent à Celso Furtado de comprendre que le monde évolue sans cesse, et d'en saisir les moments de transformation significative. Dès la fin des années 1970, sans rien renier de ses travaux précédents, mais en s'appuyant sur son expérience, il ajoute une nouvelle dimension à son analyse : étant parmi les tout premiers à saisir, bien

avant que cela ne devienne le thème à la mode, que l'économie "se mondialise", il en analyse les conséquences sur les économies périphériques (*Criatividade e dependência*, 1978), en particulier la transformation de la relation entre pouvoir et espace, se mettant alors à la "recherche d'une vision globale... dans un monde unifié", dépassant la préoccupation de l'accumulation, il souligne l'importance de la "créativité", dimension nouvelle de son analyse qu'il ne cessera plus d'approfondir, et dont l'aboutissement se trouvera dans la charge qui lui est confiée en 1986, le ministère de la Culture, érigé en ministère d'Etat. La mondialisation dégénérant en "globalisation financière", il livre une critique forte du monétarisme qui tend à s'imposer au nom des nouvelles relations monétaires internationales (*A nova dependência, dívida externa e monetarismo*, 1982) ; cette transformation de l'économie mondiale n'est autre chose que sa crise (*Transformação e crise na economia mundial*, 1987), dont la forme principale est "l'exclusion" (*Brasil, a construção interrompida*, 1992).

Encore faut-il noter qu'aucune de ces transformations historiques, passées ou actuelles ne résulte de phénomènes spontanés, de réalités sur lesquelles on serait dépourvu de pouvoir. Le monde de Celso Furtado, en chaque étape de son oeuvre, est un monde d'êtres humains donc de forces et de pouvoirs inégaux, sous l'influence desquels les structures évoluent. Rien ne s'explique chez lui sans prendre en considération leurs articulations et leurs interactions, d'un lieu de la planète à l'autre. Chacune des périodes qu'il distingue représente un mode spécifique d'articulation de ces pouvoirs et de ces forces. Quand il analyse la mondialisation actuelle, il n'évoque pas une interdépendance informelle qui serait un phénomène spécifique de la période actuelle, il nomme la caractéristique particulière de cette phase-ci de l'histoire du monde, qui se caractérise peut-être par la libéralisation imposée par les plus puissants, ou, pour exprimer le même phénomène, l'interdiction faite aux faibles de se protéger. Je n'hésite pas à dire que Celso Furtado me paraît être l'économiste qui a la plus vive conscience de ce fait que l'économie internationale est un ensemble de rapports entre économies diversement dominantes et économies diversement dominées qui ont pris des formes successives au cours de l'histoire, et sans la considération desquels rien ne peut se comprendre.

En cela, comme il a été dit ce matin, Celso Furtado est profondément, j'allais dire structurellement hétérodoxe, ou, plus exactement, original.

### **Enrichie d'une relecture organisée de l'histoire de la pensée économique ...**

Bien sûr, pratiquant l'humilité scientifique, il cite ses sources. *La Fantaisie organisée* (1985) est un régal que complète son interview plus récente avec Carlos Mallorquin. Le grand nombre de portraits caractéristiques qu'il y trace montre l'ouverture d'esprit avec laquelle il accueille les apports de tous les économistes qu'il a pu rencontrer dans ses pérégrinations en Amérique latine ou en Europe, tout en gardant ses distances envers chacun et en construisant sa propre analyse («*l'efficacité de certaines théories... est précisément due à ce qu'elles ont apporté une réponse à des questions précises en rapport avec des situations qui se sont produites dans un contexte historique déterminé et qui pour cette raison ont été très vite dépassées*» p. 253). Ce double souci lui permet d'assembler ce qui lui paraît demeurer utile dans chacun de ces apports. On le voit très spécialement dans son *Retour à la vision globale* : il en arrive ainsi à articuler les apports de certains de ses prédécesseurs, qui ont pu se succéder sans nécessairement se comprendre l'un l'autre, ou sans faire grande référence l'un à l'autre, précisément parce qu'ils écrivaient en des périodes différentes de l'histoire, ce qui pouvait être le cas de Perroux à l'égard de Keynes. Celso Furtado nous donne une leçon très forte, l'intérêt qu'il y a à prendre chez les différents auteurs ce qui y est essentiel et utile pour élaborer une théorie générale. Dans le premier des textes dont je suis parti, il se réfère à quatre auteurs.

Prebisch est au départ ; ensemble ils ont élaboré ce qui demeure le coeur de l'analyse, la dialectique interne à la relation entre le centre et la périphérie, qu'ils ne distinguent, n'opposent, que pour pouvoir mieux insister sur l'unité du processus dont ils sont les deux pôles, dont on déduit l'évolution de la structure des prix, absolus et relatifs, qui les a tant retenus, et doit encore trouver toute notre attention.

Keynes concluait de sa démonstration que l'agencement insuffisant des décisions fait obstacle au plein emploi, que l'intervention de l'Etat est seule capable de réduire l'incertitude qui freine l'investissement : Celso Furtado en retient la primauté du politique sur l'économique que Keynes avait affirmée dans la fameuse phrase du chapitre XXIV de sa *Théorie générale*, «*si les pouvoirs centraux font ce qui est en leur pouvoir pour que l'investissement soit porté à un niveau tel que l'on y avoisine le plein emploi...*». La théorie des décisions valorise le rôle du centre de pouvoir qu'est l'Etat.

Schumpeter (1939) met au premier plan l'innovation (Perroux et Celso Furtado l'interpréteront comme la "créativité" des hommes), tout en attribuant aux banques, comme le fait qu'Keynes, la fonction de financer l'investissement.

Si Perroux souligne fortement le rôle de l'Etat (cf. son *Capitalisme*), il ne se situe cependant pas dans la perspective générale de Keynes, ne serait-ce que parce qu'il produit l'essentiel de ses concepts dans une période très différente de celle que Keynes avait connue. Perroux attribue à l'Etat la charge de la régulation globale d'une économie largement indépendante plutôt que celle de résorber le chômage, question qui ne se posait plus (ou pas encore) dans les années cinquante et soixante. Reprenant de Schumpeter son analyse de l'innovation, il en fait bien un élément de l'effet de domination, mais, reprenant et élargissant les analyses de Chamberlin et Robinson, il analyse davantage cet effet dans le cadre des relations entre firmes au sein d'une économie nationale indépendante, qu'en tant que manifestation de la domination du centre sur la périphérie. Mais, de ces trois, il est le seul à qui son époque (décolonisation) imposait d'analyser le sous-développement et d'élaborer des propositions concernant le développement : la domination externe ("le sous-développement mental de l'homme blanc", 1963) explique la désarticulation interne et la non-couverture des coûts de l'homme, d'où la nécessité que l'Etat assure l'indispensable transformation des structures internes et de la nature des relations avec l'extérieur, qui est aujourd'hui la voie qu'emprunte la domination externe. S'intéressant davantage aux "créations collectives" qu'à l'innovation de l'entrepreneur individuel, il affirme que "l'espèce doit bâtir sa maison et son temple" (1955), ce qui signifie que l'espèce est capable de créer son milieu.

Celso Furtado établit de nouveaux liens entre les membres de cette "bande des quatre", en resituant ces analyses spécifiques dans sa propre perspective globale, qui les valorise tout en s'enrichissant elle-même. La prise en compte de la relation centre-périphérie conduit à reconsidérer nombre d'analyses courantes : dans les pays de la périphérie, les élites culturelles, parce qu'elles sont fortement imprégnées de l'idéologie de celles des pays développés (le rôle dévolu à l'échange international, l'assimilation du financement externe au financement interne, l'affirmation du caractère progressif de toute concurrence, la surestimation du rôle des moyens, de la technique, de la productivité, et donc de l'imitation, la sous-estimation des structures, des conditions de détermination externe du système interne de prix relatifs, et donc des transferts de surplus, etc.), peuvent bloquer le développement. L'indispensable domination du politique sur l'économique doit donc y être affirmée plus encore qu'ailleurs. Enfermés actuellement,

qu'ils en aient conscience ou non, dans la relation centre-périphérie, les Etats de la périphérie ont à assumer un rôle que n'avaient pas eu à assumer les Etats des pays du centre lorsque les forces dominantes dans leurs nations accroissaient leur capacité d'accumulation en utilisant le surplus qu'elles prélevaient sur la périphérie : les Etats de la périphérie ont la responsabilité de récupérer pour le développement de leur économie le surplus habituellement exporté à travers les circuits les plus divers (réels, monétaires, financiers), et de planifier le développement dans une économie dépendante marquée par le chômage massif, et l'insuffisante capacité d'innovation. Furtado n'a pas attendu les théories de la croissance endogène pour insister sur le rôle de l'innovation, mais, allant bien au-delà de ces théories, il en fait un phénomène culturel plus que proprement économique, j'y reviendrai.

Aucune de ces analyses n'est jamais présentée de manière abstraite. C'est toujours dans le cadre de développements historiques qu'elles apparaissent, l'histoire du Brésil, et plus précisément celle du Nordeste, et l'insertion dans cette histoire de la SUDENE (donc de l'Etat), mais aussi l'appartenance du Brésil à l'Amérique latine, et, de là, le rôle des Etats-Unis, ceux-ci se développant, celle-là se sous-développant : histoire du Nordeste, du Brésil, de l'Amérique latine, ou du monde ? Il nous livre une théorie de l'histoire du monde dont les articulations principales sont la relation centre-périphérie, la domination culturelle interne — en cela il est le théoricien de la domination interne-externe et non un théoricien de la dépendance — la capacité d'innovation soumise à l'effet de domination. Historien et économiste, théoricien et homme d'action, il en tirera des leçons sur le "Que faire ?".

### **Et d'un "détour productif" par la culture ...**

Mais pour comprendre son "Que faire ?", il opère un détour productif, trop original et trop riche pour que je ne m'y arrête pas maintenant. Se posant implicitement les questions : "pourquoi l'innovation ici et pas ailleurs ?", "pourquoi ce type d'innovation et pas un autre qui aurait donné un autre cours à l'histoire ?", il répond par une rupture totale et originale avec l'économisme, introduisant au sein de l'économie le concept de "culture", qu'il ne réduit pas à l'éducation, donnant à l'économie une dimension, à propos de laquelle je ne crois pas faire erreur en disant qu'elle n'est que très exceptionnellement reconnue par les économistes, mais lui donne sa capacité d'envisager l'avenir comme devant être différent du passé : "Le champ du possible en ce qui concerne la créativité culturelle est immense. Il témoigne de la capacité d'invention de l'homme" (1994).

Il me faudrait ici relire intégralement le texte de Celso Furtado de 1994 dont je suis parti. Cette analyse de la culture lui permet de regarder l'évolution de la civilisation industrielle européenne, et donc américaine, comme la chronique du progrès de la technologie : l'activité créatrice de l'homme y a été peu à peu subordonnée à la rationalité instrumentale, à l'efficacité du travail humain, à la diversité des modèles de consommation. Mais il la réinterprète sur le champ dans le cadre de sa logique fondamentale centre-périphérie ; ce mouvement n'est pas erratique, ce qui lui permet cette phrase-clé : *«l'essentiel de l'activité créatrice a évolué au sein d'espaces structurés»* ; ces espaces étant diversement structurés, l'activité créatrice devient elle-même inégale, dans son ampleur comme dans ses objectifs. Le concept de culture recouvre en effet deux dimensions, l'évolution technologique et la création de "valeurs substantives" : s'il juge impossible, pour le moment, de répondre à la question "pourquoi une société présente-t-elle en une période déterminée de son histoire une grande capacité créatrice ?", il n'hésite pas devant une seconde question "pourquoi une société favorise-t-elle à tel ou tel moment de son histoire la création des technologies et non celle des valeurs substantives ? ", "domaine encore inexploré de la théorie du sous-développement" : c'est que "l'innovation, qui prend la forme du progrès technique, possède un pouvoir de diffusion beaucoup plus important que la création des valeurs substantives, les techniques ont plus de vocation à l'universalité que les valeurs". On revient à Prebisch, à la relation centre-périphérie, aux termes de l'échange, à la critique de la Division Internationale du Travail, et de la théorie des avantages comparatifs, selon laquelle se réduiraient peu à peu les inégalités; au contraire, "l'observation des structures sociales montre la concentration du revenu au bénéfice des pays de niveau de productivité (innovation) plus élevés et donc de salaires réels plus élevés".

Alors, on comprend aisément que l'orientation préférentielle de la capacité d'invention de l'homme à la création technologique — d'où les bouleversements actuels — empêche de voir le développement autrement qu'en termes de moyens ou de productivité.

### **Au sous-développement internationalisé sous la forme de l'exclusion sociale**

Celso Furtado peut ainsi analyser l'économie du monde actuel en utilisant sa conception de l'interdépendance économique. Récusant toujours l'idée d'une mondialisation non structurée, il repère les dislocations existantes, le mode d'articulation des diverses régions entre elles, les répercussions des situations locales de l'une aux autres :

- l'endettement du Tiers-Monde dans les années 1970 y a engendré de fortes tensions, renforcées par la hausse des taux d'intérêt, rendues insolubles du fait de cette hausse et la perte drastique du pouvoir d'achat de ses exportations ;
- les Etats-Unis drainent l'épargne du monde, ce qui leur permet de résorber leur inflation et de faire face au déclin de leur épargne privée, le déficit chronique de leur balance les élevant au rang du plus grand débiteur mondial ;
- l'Est européen connaît un processus brutal de destruction-restructuration, il peut résoudre ses problèmes immédiats de financement, il dispose d'importantes ressources humaines, mais la reconstruction politique indispensable dépasse les capacités de l'économie de marché ;
- la construction de la Communauté Européenne est une tentative de répondre, par l'innovation politique du dépassement de l'Etat-Nation, au processus de transnationalisation, qui affaiblit l'efficacité des instruments de politique macro-économique au niveau national ;
- la redistribution des activités productives liée aux nouvelles technologies de communication entraîne la concentration des activités de création au bénéfice des pays développés ;
- la conglomération au niveau international est renforcée à la fois par la concentration des pouvoirs financiers et par les règles établies lors de l'Uruguay Round, et risque de l'être encore davantage par le fonctionnement de l'OMC ;
- l'internationalisation accroît les disparités des niveaux de vie et desserre les liens de solidarité historique entre les populations des pays de grandes dimensions qui constituaient des systèmes économiques intégrés (Chine, Inde, Brésil) et les soumet à des pressions à leur désarticulation ;
- des actions politiques internationales urgent dans nombre de champs, au-delà de l'économie, sans qu'aucune autorité ne semble capable de les mener, qu'il s'agisse de la drogue, de la lutte contre les maladies contagieuses, de l'éradication de la faim, du maintien de la paix.

Globalement, nous assistons à une universalisation du sous-développement, que ce soit l'exclusion sociale dans les pays

développés, l'extension du secteur informel dans les pays sous-développés ; les forces dominantes tendent partout à accroître l'inégalité.

Celso Furtado en déduit — toujours la primauté de l'économique sur le politique — qu'il n'y a de remède que “dans l'action politique de solidarité oecuménique”, d'autant plus urgente que l'homme a acquis la possibilité de détruire la planète.

### Références bibliographiques

- FURTADO Celso (1959) : *Formação econômica do Brasil*, Rio de Janeiro, ed. Fundo de Cultura, 291p.
- FURTADO Celso (1961) : *Desenvolvimento e subdesenvolvimento*, Rio de Janeiro, ed. Fundo de Cultura, 268p.
- FURTADO Celso (1962) : *A pré-revolução brasileira*, Rio de Janeiro, ed. Fundo de Cultura, 117p.
- FURTADO Celso (1978) : *Criatividade e dependência na civilização industrial*, Rio de Janeiro, ed. Paz e Terra, 181p.
- FURTADO Celso (1982) : *A nova dependência, dívida externa e monetarismo*, Rio de Janeiro, ed. Paz e Terra, 151p.
- FURTADO Celso (1985) : *A fantasia organizada*, Rio de Janeiro, ed. Paz e Terra, 227p.
- FURTADO Celso (1987) : *Transformação e crise na economia mundial*, São Paulo, ed. Paz e Terra, 289p.
- FURTADO Celso (1992) : *Brasil, a construção interrompida*, São Paulo, ed. Paz e Terra, 85p.
- FURTADO Celso (1994) : *Retour à la vision globale de Perroux et Prebisch*, Grenoble, PUG (6<sup>e</sup> conférence François Perroux).
- FURTADO Celso (1995) : «O Pensamento Econômico Latino-Americano», *Novos Estudos*, São Paulo, mars, n°41, p. 96-110 (Entrevista de Celso Furtado à Carlos Mallorquin).
- KEYNES John Maynard (1936) : *The General Theory of Employment; Interest and Money*, Londres, ed. MacMillan and Co., 403p.
- PERROUX François (1962) : *Le capitalisme*, Paris, éd. PUF, 136p.
- SCHUMPETER Joseph (1939) : *Business cycle*, New York - London, ed. Mac Graw - Hill, 2 vol., 1095p.